

La fable du notable et du gagne-petit

L'Enclos de l'éléphant

Alexandra Jarque

Number 142 (1), 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66345ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jarque, A. (2012). Review of [La fable du notable et du gagne-petit / *L'Enclos de l'éléphant*]. *Jeu*, (142), 12–15.

L'Enclos de l'éléphant

TEXTE **ÉTIENNE LEPAGE** / MISE EN SCÈNE **SYLVAIN BÉLANGER**, ASSISTÉ DE **JEAN GAUDREAU**
SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES **ROMAIN FABRE** / ÉCLAIRAGES **ANDRÉ RIOUX**
CONCEPTION SONORE **LARSEN LUPIN** / COLLABORATEURS **HUY-PHONG DOAN** ET **CAROLINE LAURIN-BEAUCAGE**
AVEC **PAUL AHMARANI** ET **DENIS GRAVEREAUX**.
COPRODUCTION DU **THÉÂTRE DU GRAND JOUR** ET DU **FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES**,
PRÉSENTÉE À L'ESPACE LIBRE DU 23 AOÛT AU 20 SEPTEMBRE 2011.

ALEXANDRA JARQUE

LA FABLE DU NOTABLE ET DU GAGNE-PETIT

La prémisse est tout ce qu'il y a de plus banal. Un inconnu se présente chez Alexis, un homme respectable, médecin de surcroît, le suppliant de lui prêter refuge pendant l'averse. Puis, le tête-à-tête prend une drôle de tournure, alors que Paul, l'intrus, s'immisce insidieusement dans l'intimité du bon bourgeois trop poli pour le mettre à la porte. Reste à savoir ce que l'énergumène a dans l'idée.

Des actes de langage

Ainsi, dans ce huis clos, Paul représente clairement une menace potentielle. Tout le monde se méfie des étrangers, surtout des bonimenteurs qui cherchent à nous amadouer par de beaux discours. Alexis tente donc par tous les moyens de prévenir les coups. Les deux individus se jaugent, s'affrontent, puis battent en retraite ; on pourrait parler ici d'un duel psychologique. Pourtant, le plus inusité, c'est que les tenants et les aboutissants de la confrontation nous échapperont toujours. Il n'y a, à proprement parler, pas d'intrigue qui se noue puis se dénoue. Les paroles de Paul – il garde le contrôle des échanges tout au long – deviennent ici des énoncés performatifs servant moins à dire qu'à faire quelque chose, à agir sur l'autre. Elles ne nous apprennent rien sur

le personnage, ne nous révèlent ni ses véritables émotions ni ses intentions. Elles ne sont que stratégie, tactique pour déstabiliser l'adversaire, le mettre à sa main.

Ici, comme dans ses pièces précédentes, *Rouge gueule* brillamment créée en 2009 par Claude Poissant, et *Kick*, mise en scène en 2010 par Michel-Maxime Legault, Étienne Lepage explore la théâtralité du langage. Il veut nous amener à interroger la polysémie des mots, des lieux communs. « Pêché avoué est à moitié pardonné », « L'habit ne fait pas le moine » : que signifient ces dictons que l'on utilise ingénument ? Le dramaturge dissèque la langue, mais la détourne aussi au profit de ses personnages. Bien sûr, les apparences sont trompeuses, mais on devine que le moine, sous son habit, est un homme comme les autres, animé de pulsions et de désirs. Il s'agit de savoir lesquels. Voilà l'énigme que Paul tentera de percer en se servant d'Alexis, homme trop parfait pour être honnête à ses yeux. Et pour cela, il prendra les grands moyens. Car tout semble permis dans ce carnaval de fous, où l'inconnu change de masque au gré de son inspiration.

L'Enclos de l'éléphant d'Étienne Lepage, mis en scène par Sylvain Bélanger. Coproduction du Théâtre du Grand Jour et du FTA, présentée à l'Espace Libre à l'été 2011. Sur la photo : Denis Gravereaux et Paul Ahmarani. © Yanick Macdonald.



Un jeu périlleux

Dans les deux autres pièces, l'auteur donnait voix à l'inavouable, transgressait les tabous, montrait ce qui se dissimule sous le vernis de la civilité et étalait ce qui est de l'ordre de l'intime, du privé. Les personnages devenaient les porteurs de propos crus, dérangeants, violents, dans une espèce de cacophonie débridée. Or, dans *l'Enclos de l'éléphant*, le discours se fait beaucoup plus policé. Paul cherche d'abord à plaire à Alexis, lui offrant gentiment de répondre à ses questions, à ses caprices. C'est démonté par sa fin de non-recevoir qu'il devient menaçant, se transforme en un soi-disant assassin sanguinaire. Après les insultes, il cède enfin à l'avalissement, se vautrant par terre pour provoquer une réaction de son vis-à-vis. Cependant, le bourgeois, qui refuse d'abord de se prêter à ces jeux dangereux, sera entraîné malgré lui dans cette dérive où l'honnête homme risque de perdre son intégrité, de perdre pied.

Les dernières pièces d'Étienne Lepage se présentaient comme un collage de différents tableaux, sans suite logique. Des personnages hétéroclites venaient confier leurs fantômes, osaient révéler leurs désirs et leurs craintes. Ils s'épanchaient sur la scène, sans véritable interlocuteur, lançaient leur cri de rage ou de détresse dans le vide et repartaient aussitôt. On retrouvait bien quelques amorces de dialogues dans *Kick*, mais rien d'abouti. Dans *l'Enclos de l'éléphant*, le dramaturge délaisse l'esthétique du fragment pour nous offrir une œuvre dans sa continuité narrative. Toutefois, cette pièce pourrait se décrire comme une suite de tentatives, d'approches de la part de l'intrus pour entrer en relation avec l'Autre, Alexis, lequel incarne ici le récepteur. Il devient alors la victime, le cobaye que l'on observe impunément tandis qu'il réagit à l'agression. Chaque spectateur s' imagine à sa place et trouve un plaisir, qui sadique, qui masochiste, à le regarder se démener.

L'intimité exposée

Le voyeurisme du public est fortement sollicité par les choix du metteur en scène, Sylvain Bélanger, directeur artistique du Théâtre du Grand Jour, qui a pour vocation de déjouer les conventions théâtrales, de bousculer les rapports du public au théâtre. En effet, la scénographie de Romain Fabre rend bien compte de cette dimension. Toutefois, à l'Espace Libre, on a en partie laissé tomber le dispositif scénique conçu par la création au Festival TransAmériques, en 2011, où un mini-écran et une microcaméra étaient placés devant chaque spectateur pour lui permettre de scruter le visage d'un inconnu, tandis que celui-ci l'observait en retour. Cette installation panoptique faisait écho au propos de l'œuvre : l'intrusion, le viol de l'intimité. Cependant, à en croire les critiques journalistiques, ce système n'ajoutait rien d'essentiel au spectacle. On n'a alors gardé que les cloisons latérales entre les sièges ; les gens ont ainsi l'impression de se retrouver dans un isolement, au confessionnal, en prison ou au *peep-show*, selon leurs références, pour assister à une mise à nu des plus

inconvenantes. L'idée n'est pas sans intérêt, mais il faut dire que, dans la noirceur de la salle, ces paravents, vite oubliés, perdent leur pertinence.

De leur côté, seuls sur une scène circulaire, les deux interprètes ne peuvent échapper au regard des spectateurs assis tout autour de l'aire de jeu. Celle-ci devient alors une arène où les deux adversaires se font face. Pas de coulisses, pas de décor pour se soustraire au public inquisiteur, aucun alibi, si ce n'est un fauteuil, au centre, sur lequel est assis Alexis, essayant de lire son journal. C'est un combat extrême où tous les coups sont permis, même ceux en bas de la ceinture. La scénographie évoque aussi le cirque. Les numéros s'enchaînent sur la piste où l'on a tout le loisir d'observer le comportement des deux bêtes si dissemblables. La mouche tourmente, tarabuste l'éléphant jusqu'à provoquer l'ire du paisible pachyderme : comme dans les fables, la petite bestiole obtiendra gain de cause. Néanmoins, Paul en ressortira quelque peu malmené, le visage ensanglanté, tandis que le médecin, accablé, aura perdu tout contrôle sur lui-même. Bien malin qui saurait déterminer le gagnant.

Des comédiens sur la corde raide

Les enjeux troubles et ambigus de cette pièce font qu'elle repose en grande partie sur le jeu des deux comédiens habilement dirigés par Sylvain Bélanger. Comment rendre cet inconnu dont on ignore jusqu'aux motivations premières ? Venait-il vraiment vendre des parapluies comme il le prétend ? Il fallait bien Paul Ahmarani pour incarner ce personnage énigmatique et insaisissable, tenant autant du clown que du tueur en série. On accepte tout de lui, le suivant dans ses plus folles élucubrations comme le pauvre Alexis qui se laisse subjugué. Chez cet acteur, la tension ne se relâche pas une seule minute. Sa performance exceptionnelle le laisse trempé de sueur, vidé. De son côté, dans son rôle presque muet, Denis Gravereaux offre une présence tout aussi remarquable. On le voit se questionner, douter, hésiter, se rebeller, s'enrager, puis se décomposer, sans être capable de placer un mot. Il joue le sous-texte avec son journal et ses lunettes comme seuls accessoires. Toute sa gestuelle traduit son impuissance à gérer la situation. Et les deux comédiens, en osmose parfaite, nous font aussi sentir la lutte des classes qui se dessine en filigrane. Impossible de ne pas noter le décalage entre l'univers des notables dont témoigne Gravereaux dans le rôle d'Alexis et celui des gagne-petit si bien traduit par Ahmarani.

Un apologue postmoderne

En fin de compte, un autre point commun dans les pièces d'Étienne Lepage est l'absence de jugement ou même d'interprétation. Pas d'épilogue dans *Kick* ni dans *Rouge gueule*. Ce dernier texte, plus particulièrement inspiré du *in-yer-face theatre* britannique, nous perturbe par son absence de point de vue, de morale. À chacun de se débrouiller avec ses scrupules.



L'Enclos de l'éléphant d'Étienne Lepage, mis en scène par Sylvain Bélanger. Coproduction du Théâtre du Grand Jour et du FTA, présentée à l'Espace Libre à l'été 2011. Sur la photo : Paul Ahmarani. © Yanick Macdonald.

Dans *L'Enclos de l'éléphant*, le spectateur ne sait pas non plus comment réagir à cette séance de manipulation psychologique dont il ne comprend pas les véritables enjeux. La fin désamorçait toute tentative d'explication. Après une telle montée dramatique, il ne s'agirait que d'un vulgaire colporteur qui repart comme il est venu, tout content d'avoir écoulé son stock de parapluies bon marché ? Une simple question de négoce qui a rapporté 20 \$ au vendeur, malgré toutes ses dénégations ?

S'il y a une métaphore dans cette œuvre, elle réside bien dans cette vision mercantile des rapports humains. Toute relation doit être vue en termes de gains et de pertes. Les actions les plus farfelues ne sont jamais que des stratégies de vente plus élaborées. Tout se monnaie, et on peut payer aussi de sa personne, voilà ce que retiendra l'honorable médecin. Quel sera le coût moral, le prix humain de cette aventure ? D'un certain point de vue, il est possible d'affirmer que Paul a bel et bien appris quelque chose de nouveau à Alexis. Le vendeur itinérant a démontré qu'en l'espace de très peu de temps, moins d'une heure, en fait, l'individu le plus digne peut

régresser à des instincts primitifs. Suffit de trouver la faille – vanité, sexualité, peur, colère – qui lui fera perdre tous les acquis du monde civilisé. C'est une leçon d'humilité qui risque de bouleverser à jamais l'existence du bien-pensant Alexis. Une leçon de vie qui vaut bien un parapluie, sans doute.

On ne se connaît jamais soi-même, comment pourrait-on espérer créer un lien, établir une communication avec l'Autre ? Cette réflexion sur les deux personnages s'applique aussi au spectateur devant cet étrange objet théâtral. On devine que la pièce pourrait recommencer : il pleut encore, et Paul revient, cette fois pour quêter un des parapluies qu'il vient tout juste de vendre à Alexis. Selon le camelot, il n'y a aucun mal à donner d'autres sens à ses propos, à avoir des desseins cachés : « On ne va pas commencer à s'enervé avec ça/ On prend la signification du dessus/ et on continue/ Que chacun s'arrange avec ses intentions du dessous¹. » Cette réplique semble traduire avec une belle désinvolture la pensée d'Étienne Lepage, un jeune dramaturge prometteur. Nous voilà prévenus. ■

1. Étienne Lepage, *L'Enclos de l'éléphant*, Montréal, Dramaturges Éditeurs, 2011, p. 25.